



CRITIQUE NUITHONIE

Agathe Fellay et Aurélie Rayroud célèbrent la force des femmes



La sororité pour surmonter les coups durs. Alain Wicht

Elles n'ont pas peur des silences. Il y a un art des silences dans le duo que forment Agathe Fellay et Aurélie Rayroud à Nuithonie. Comme s'il fallait digérer, assimiler. C'est qu'elles poussent très loin la confiance. Elles avouent les passages à vide, les larmes, les désillusions, sur un ton très personnel: elles traversent la pièce *Effondrement de l'amour (c'est pas si grave finalement)* sur le mode du témoignage, à la première personne. Bien sûr une certaine distance se crée par l'écriture, la mise en jeu, mais la force d'une expérience intime donnée sur scène est aussi leur manière d'affirmer

l'importance universelle du message.

Il est question de sexisme, de patriarcat, de déconstruction des normes sociales, de lectures féministes (revendiquées à travers tous les ouvrages suspendus qui forment la scénographie). Les deux femmes sont portées par une lame de fond qui leur montre les enjeux positifs de revoir leur manière d'aimer et de s'attacher. Réfléchir aux rôles traditionnels dans les relations amoureuses a des vertus libératoires. La pièce raconte leur cheminement de pensée pour panser les blessures, se relever, avant de dépasser le rapport de force.

Mais par où commencer? La traversée débute en peignoir informe, au fond du trou. Jour 0. Jour 1. Jour 32... Elles égrenent le chapelet des jours, le temps cruel, d'abord de manière statique, face au micro: c'est une mise à nu, l'atterrement, la pétrification. Avant que la colère ou la révolte ne déchaînent les corps sous des lumières disco et des rythmes techno, mêlés à des chansons de consolation et des excès alcoolisés: la rupture provoque une tempête émotionnelle.

La transformation n'a pas lieu que dans les mots: sous les peignoirs se révèle ce que les deux actrices appellent leurs «habits de lumière», un rayonnement qui ne les avait jamais quittées, il fallait juste ôter des couches. C'est une puissance féminine qu'elles affirment. Jamais haut, mais avec assurance. En troisième partie, le temps passe, elles jouent les clichés de genres, on sourit. Avant deux (trop) longs monologues finaux, en voix off, où est thématiqué un dernier tabou: non, être célibataire ne veut pas dire manquer de quelqu'un. Bien sûr cette affirmation reste fragile, comme cette première création en duo, mais femmes – et hommes – ont tout à gagner en respect et en intensité. » **ELISABETH HAAS**

» A Nuithonie, encore ce soir et demain.